

**PROTÉGER LES CONNAISSANCES INDIGÈNES DES AGRICULTEURS :
ÉDUCATION DES ADULTES EN AGRICULTURE BIOLOGIQUE
ET EN ENVIRONNEMENT**

~

Jennifer Sumner, Ph. D.

**Adult Education and Community Development Program
Institut d'études pédagogiques de l'Ontario, Université de Toronto
jsumner@oise.utoronto.ca**

~

**Communication présentée à la
25^e Conférence annuelle de l'Association pour l'étude de l'éducation aux adultes
Congrès de la Fédération canadienne des sciences humaines
Université York, Toronto (Ontario), 29 mai 2006**

Résumé

Non seulement les connaissances indigènes nous aident-elles à préserver notre passé, elles sont également importantes pour assurer la pérennité de notre avenir. Les connaissances des agriculteurs biologiques constituent un type de connaissance indigène et, à ce titre, font appel aux méthodes d'autrefois pour aider à améliorer les pratiques agricoles actuelles. Étant donné la fin du pic pétrolier, l'éducation environnementale des adultes a un rôle à jouer pour protéger et promouvoir de telles connaissances indigènes, lesquelles sont cruciales à la santé des individus, à la résilience des collectivités, à la sécurité alimentaire à l'échelle nationale et à la pérennité au sens large.

Mots clés

éducation écologique des adultes, connaissances indigènes, agriculture biologique, connaissances spirituelles, pérennité

L'agriculture constitue le plus important point de rencontre entre l'être humain et l'environnement. Une meilleure connaissance de cette zone de contact et du rôle que jouent les connaissances des agriculteurs dans la gestion de cette zone est un élément crucial de l'éducation des adultes.

L'écrivain Wendell Berry (1990) a fait valoir que manger constitue en soi un acte agricole, ce qui illustre et relie de façon simple, mais éloquente le début et la fin de la chaîne alimentaire. Dans le contexte de la présente communication, je soutiens que manger est également un acte pédagogique qui présente une foule d'occasions d'apprentissage sur les aliments que nous consommons et leur incidence sur l'être humain et l'environnement. Nous examinerons tout d'abord les connaissances des agriculteurs dans une perspective habermassienne afin de bien cerner la forme que peuvent revêtir ces connaissances et les lacunes inhérentes à ce cadre théorique. Nous dresserons ensuite la liste des types de connaissances qui sont mises de côté (à

savoir les connaissances spirituelles) et proposerons un nouveau cadre de travail fondé sur les connaissances indigènes. En considérant les connaissances des agriculteurs biologiques comme des connaissances indigènes, on reconnaît leur importance et rend possible leur utilisation comme un outil polyvalent d'éducation des adultes axée sur l'environnement. De telles connaissances sont essentielles à la santé des individus, à la résilience des collectivités, à la sécurité nationale et à la pérennité au sens large.

Comprendre les connaissances des agriculteurs

Les connaissances constituent un ensemble de significations et de postulats partagés et subjectifs qui sont considérés comme admis. Cet ensemble est construit historiquement et socialement (Mezirow, 1995) et est au cœur même de l'existence humaine. Qu'elles soient autorisées ou interdites, les connaissances sont un des moteurs de notre évolution en tant qu'espèce et une des clés du pouvoir. Belenky, Clinchy, Goldberger et Tarule (1986) ont publié un ouvrage intitulé *Women's Ways of Knowing* dans lequel ils nous rappellent que nos postulats élémentaires à l'égard des origines de la connaissance forgent notre perception du monde et de notre rôle en tant que participants dans ce monde.

Au cours des derniers siècles, un type de connaissance bien précis a dominé le développement de l'humanité. Souvent appelée « connaissance instrumentale », cette connaissance occidentale est fondée sur la science et est considérée aujourd'hui comme la forme de connaissance la plus appropriée dans le monde moderne. Les autres formes de connaissances (les connaissances des femmes, les connaissances indigènes, expérientielles, transformatives et locales) ont toutes été marginalisées ou écartées dans une certaine mesure par la prépondérance de cette connaissance instrumentale et ce, tant par les scientifiques que par le public en général.

Dans son ouvrage portant sur la connaissance et la société, Jürgen Habermas (1978) conteste la domination des formes de connaissance instrumentale et propose un cadre de travail qui tient compte de trois types de connaissance. Le premier type de connaissance, qu'Habermas appelle la connaissance empirico-déductive, est décrit par Morrow et Torres (1995) comme étant « fondée sur le désir de potentiellement contrôler grâce à l'analyse de déterminants objectifs ». La connaissance instrumentale s'inscrit dans cette catégorie. La calibration d'un pulvérisateur de pesticides, la rédaction d'un sondage et la formation d'un employé sont autant d'exemples de connaissance empirico-déductive.

Le deuxième type de connaissance décrit par Habermas est ce qu'il appelle la connaissance historico-herméneutique. Cette perspective est par ailleurs décrite par Morrow et Torres (1995) comme étant « fondée sur le désir de potentiellement... comprendre grâce à l'interprétation des significations ». L'analyse discursive, la narration, l'intuition dite féminine sont des formes de connaissance historico-herméneutique.

Le troisième type de connaissance décrit par Habermas est la connaissance critique ou émancipatoire « fondée sur le désir de potentiellement... transformer la réalité grâce à la démystification ou à l'altération de certaines formes de conscience » (Morrow et Torres,

1995). L'apprentissage transformatif, la pensée critique, la praxie libératrice sont autant d'exemples de connaissance critique ou émancipatoire.

Habermas (1978) soutient que l'être humain a besoin de ces trois types de connaissances, se positionnant ainsi en opposition à l'opinion prépondérante qui ne tient compte que du premier type. Cette épistémologie tripartite ouvre la voie à la compréhension de l'agriculture en tant qu'activité instrumentale, comme une forme extrêmement expérientielle du questionnement sur le sens de la vie et une pratique émancipatoire qui peut mener à des modes de vie pérennes.

La perspective habermassienne nous permet d'étudier les connaissances des agriculteurs biologiques de manière à déterminer s'il est possible de les envisager comme un des éléments d'un système tripartite de création de connaissances ou si, à l'instar de leurs collègues du secteur conventionnel, ils sont en train de perdre des formes essentielles de connaissances à la suite de l'industrialisation importante de l'agriculture qui confine les agriculteurs au rôle de « liseurs d'étiquettes ».

Agriculteurs biologiques et connaissance habermassienne

Les producteurs biologiques sont la pierre de touche de l'apprentissage permanent. Écartés depuis longtemps et considérés comme des illuminés, des hippies ou des jardiniers du dimanche, les agriculteurs biologiques ont eu tôt fait de comprendre que leur vocation n'est pas admise, ni validée dans le monde agricole dans son ensemble. En outre, et compte tenu du fait que leur conception de l'agriculture ne nécessite aucun achat d'intrants industriels comme les pesticides et les engrais, ils comprennent clairement qu'aucune université, aucun gouvernement ni aucune société ne leur enseigneront à cultiver leurs produits; ils doivent donc tout apprendre eux-mêmes.

Pour créer une base de connaissances qu'ils peuvent consulter et partager, les agriculteurs biologiques ont pleinement adopté l'apprentissage permanent et sont devenus à la fois les professeurs et les étudiants dans une recherche continue vers une meilleure connaissance. Analysée en fonction des principes habermassiens, leur production de connaissances peut-elle devenir autre chose que des connaissances purement instrumentales? Dans le cadre d'une étude réalisée sur deux ans auprès des agriculteurs biologiques ontariens, au Canada, 41 agriculteurs biologiques ont été sélectionnés au moyen d'un échantillonnage systématique et interviewés chez eux. Des rencontres informelles et ouvertes, d'une durée variant entre une et trois heures, ont été réalisées. Nous avons utilisé une approche conversationnelle, afin de comprendre le mieux possible la relation entre ces agriculteurs et la production de connaissances et leur engagement à l'égard de l'apprentissage permanent. Ces rencontres ont été complétées par l'observation, par les participants, de certains événements communautaires comme des réunions informelles et des conférences biologiques. Cette combinaison de rencontres en personne et d'observations participatives a permis de dresser un tableau précis non seulement de la contribution des agriculteurs à la production de connaissances, mais aussi des savoirs différents qui contestent la nature non pérenne de notre société technico-industrielle actuelle. Les résultats de cette étude serviront à illustrer les arguments présentés dans cette communication.

Connaissance empirico-déductive

Les agriculteurs biologiques participant à l'étude produisent sans contredit des connaissances du premier type décrit par Habermas. Tous les agriculteurs ont discuté de différentes formes de connaissances empirico-déductives, de la lutte contre les mauvaises herbes à la commercialisation de leurs produits. De plus, la Canadian Organic Growers (COG), une organisation nationale pour l'éducation et le réseautage pour les agriculteurs, les jardiniers et les producteurs de bétail, a publié des manuels de marche à suivre portant sur l'agriculture biologique qui traitent autant des cultures que de l'élevage. La Ecological Farmers Association of Ontario (EFAO), un groupe de volontaires dont la mission est d'enseigner aux agriculteurs des pratiques culturales écologiques, offre des occasions d'apprentissage pratiques grâce à des visites à la ferme. Finalement, le Atlantic Canadian Organic Regional Network (ACORN) organise, à l'occasion de sa conférence annuelle, des séances d'information sur plusieurs sujets liés au secteur biologique, des rudiments de la régie biologique aux techniques de compostage. Ces exemples illustrent le désir clair, de la part des agriculteurs biologiques, d'acquérir des connaissances leur permettant de contrôler leur pratique grâce à l'analyse de déterminants objectifs.

Connaissance historico-herméneutique

L'étude sur les agriculteurs biologiques révèle également que ces derniers produisent des connaissances du deuxième type décrit par Habermas. Encore une fois, tous les agriculteurs participant à l'étude ont manifesté de l'intérêt pour les connaissances de type historico-herméneutique en discutant de leur vision de l'agriculture biologique, du processus d'apprentissage lié à la conversion vers la régie biologique et de leur expérience avec l'opposition exprimée par leur famille et leurs voisins à l'égard de leurs méthodes culturales. En outre, la EFAO offre un programme de mentorat dans le cadre duquel des agriculteurs chevronnés partagent leur expérience pour aider à résoudre certains problèmes. Il existe également des ouvrages sur le sujet de l'agriculture biologique, comme *Why We Do It: Organic Farmers on Farming* (Baltaz, 1998), lesquels aident à reconquérir la mémoire collective et locale. De plus, la Conférence annuelle sur l'agriculture biologique présente des ateliers sur l'expérience agricole permettant, par exemple, de créer un lieu d'échange interactif sur l'alimentation locale. Tous ces exemples illustrent des connaissances fondées sur la signification et la portée de l'agriculture biologique.

Connaissance critique ou émancipatoire

Les agriculteurs biologiques ne se contentent pas des deux premiers types de connaissances décrits par Habermas, ils produisent également des connaissances du troisième type décrit par ce dernier. Plus de 80 % des personnes interrogées s'opposaient vivement et consciemment aux pratiques non pérennes promues par les grandes sociétés et encouragées par les gouvernements. En effet, un des répondants s'exprimait ainsi : « Les multinationales n'ont rien à voir avec la nourriture, l'agriculture et la vie en général. » En outre, la COG a récemment publié un ouvrage sur la conversion de la régie conventionnelle à la régie biologique, une expérience d'apprentissage transformationnelle qui inclut le développement d'une conscience environnementale. Lors de la conférence annuelle 2004 de la

EFAO, les membres ont discuté de la progression de l'agriculture biologique industrialisée et des défis que présente cette situation pour les agriculteurs biologiques. La EFAO a publié une déclaration de principes dans laquelle l'organisme se déclare opposé à la propagation des organismes génétiquement modifiés (les « OGM »). Ces exemples illustrent une forme de connaissance fondée sur la transformation de la réalité.

Aporie de la connaissance : Qu'est-ce qu'on a oublié?

Bien que le cadre de travail épistémologique tripartite proposé par Habermas s'est avéré essentiel pour libérer l'étude de la connaissance des contraintes inhérentes aux approches instrumentales, ce cadre de travail a néanmoins fait l'objet de critiques, et ce, à plusieurs égards. Le dénominateur commun de ces critiques pose la question à savoir si ce cadre de travail fournit une explication adéquate des champs de connaissance qui intéressent réellement l'être humain. La présente étude sur les agriculteurs biologiques révèle qu'un autre type de connaissances semble faire défaut au cadre de travail proposé par Habermas, c'est-à-dire, la connaissance spirituelle.

Connaissance spirituelle

La connaissance spirituelle n'est pas associée directement à la religion organisée, mais pourrait bien exister en dépit de cette dernière. Il est possible de distinguer différentes spiritualités selon ce qui peut être considéré comme une connaissance, en fonction de trois dimensions distinctes : a) l'existence possible d'une vérité absolue ou de vérités multiples; b) la présence d'une ou de plusieurs autorités divines; c) le rôle de l'intellect humain dans la recherche de connaissances spirituelles (Fenwick et coll., 2001). Bon nombre des agriculteurs biologiques participant à notre étude ont manifesté un intérêt marqué pour la connaissance spirituelle. Par exemple, les agriculteurs et les agricultrices biologiques ont établi un lien spirituel avec leur terre. Cette connexion s'exprime de trois manières : soit par vocation, soit par la religion conventionnelle, soit par un lien avec la nature et la terre. La connaissance spirituelle se manifeste non seulement dans leur vision personnelle du monde, mais également dans certains livres, particulièrement dans ceux qui traitent de l'agriculture biodynamique. Liée en partie à la philosophie spirituelle de Rudolph Steiner, l'agriculture biodynamique est fondée sur la notion voulant que la terre, les animaux et les êtres humains travaillent ensemble dans le cadre d'un seul cycle agricole. Selon la philosophie de Steiner, appelée « anthroposophie », l'évolution de la capacité de connaître est associée à une spiritualité accrue. Non seulement les agriculteurs biodynamiques adoptent-ils des pratiques biologiques, ils utilisent également des préparations spéciales et tiennent compte des influences cosmiques (BLV, 1995). La connaissance spirituelle se retrouve par ailleurs dans des ateliers organisés lors de conférences et intitulés, par exemple « Écothéologie et théologie de la libération » ou « Agriculture et spiritualité : nourrir la faim de l'esprit et la soif de comprendre ».

Est-ce que les connaissances spirituelles s'inscrivent dans le cadre de travail tripartite proposé par Habermas? Puisque la spiritualité est liée à la recherche de sens (English, 2005), la connaissance spirituelle peut être envisagée comme un type de connaissance historico-herméneutique. Subsidièrement, Tisdell (2005) discute du rôle de la spiritualité dans la pédagogie transformative et émancipatoire, dans le domaine de l'éducation aux adultes et de l'éducation supérieure, ce qui

pourrait permettre d'envisager la connaissance spirituelle comme une forme de connaissance critique ou émancipatoire. De telles options soulignent à la fois les forces et les faiblesses des cadres de travail théoriques. D'une part, ils peuvent constituer d'excellents outils organisationnels permettant de dévoiler de nouvelles structures et perspectives. D'autre part, ce qu'ils omettent peut être tout aussi éloquent que ce qu'ils incluent, illustrant de ce fait la partialité et les hypothèses non formulées. En outre, à force d'essayer de faire correspondre la connaissance spirituelle à un cadre analytique occidental, on risque de la dénaturer, voire de l'instrumentaliser, à un point tel que ceux qui s'y intéressent ne la reconnaîtront plus.

D'aucuns soutiendront que ceux qui veulent retenir le cadre de travail proposé par Habermas tout en reconnaissant la variété très large des connaissances et champs d'intérêt de l'être humain, seraient bien avisés de considérer la connaissance spirituelle comme un quatrième type de connaissance. De cette manière, la reconnaissance de la dimension spirituelle de la connaissance permettrait de compléter le cadre de travail d'Habermas et de le rendre plus conforme à l'expérience humaine réelle. Cela dit, un autre cadre de travail organisationnel pourrait être mieux adapté aux connaissances des agriculteurs biologiques : les systèmes fondés sur les connaissances indigènes.

Systèmes fondés sur les connaissances indigènes

Le terme « connaissances indigènes » est contesté, à la fois dans la documentation et dans la pratique. Alors que certains auteurs limitent la description de ce terme aux connaissances des peuples autochtones (par exemple, Colorado, 1992), d'autres appliquent le terme à un contexte plus large et incluent, par exemple, les agriculteurs dans les pays en voie de développement (Williams et Muchena, 1991).

L'anthropologue Trevor W. Purcell (1998) propose une définition considérablement élargie en décrivant les connaissances indigènes comme « l'ensemble des connaissances instrumentales constitué avec le temps au cours de l'adaptation à long terme des regroupements humains à leur environnement biophysique ». La spécialiste de l'éducation des adultes, Julia Preece (2005) fournit également une définition élargie des connaissances indigènes en les définissant comme des « connaissances que les gens ont acquis avec le temps, qui ont trait à leur contexte et à leur environnement immédiats et qui sont en développement perpétuel ». Dans certaines collectivités, de telles connaissances font partie de l'identité des gens et revêtent ainsi une signification personnelle et spirituelle (Wikipedia, 2006).

Un certain nombre d'auteurs établissent un lien entre les connaissances indigènes et les connaissances locales, ce qui inclut les connaissances agricoles. Par exemple, Gough (N.D.) fournit la définition suivante :

Les connaissances indigènes, ce sont les connaissances locales propres à une culture ou à une société. Elles sont également appelées connaissances locales, connaissances folkloriques, connaissances populaires, savoir traditionnel ou science traditionnelle. Les connaissances indigènes sont transmises d'une

génération à l'autre, généralement par la tradition orale ou par l'entremise de rituels culturels, et constituent le fondement de l'agriculture, de la préparation des aliments, de l'éducation et de la conservation, de même que de la vaste gamme des autres activités qui sont le fondement d'une société et de son environnement dans bon nombre d'endroits du globe, et ce, depuis des siècles.

Bien que les définitions ci-dessus ne font référence à aucun groupe en particulier, Brouwer (1998), après avoir étudié plusieurs solutions, a proposé une définition générale qui inclut spécifiquement les peuples autochtones, de même que plusieurs autres groupes : « Les connaissances indigènes sont les connaissances des membres d'un groupe par rapport à leur positionnement dans l'espace spatio-temporel. Les connaissances indigènes en tant que telles se rapportent non seulement aux connaissances des peuples autochtones, mais aussi à celles de toute autre collectivité définie. »

Les agriculteurs biologiques constituent une collectivité clairement définie et se distinguent des autres agriculteurs par le processus de certification qu'ils doivent entreprendre. Ils s'appuient sur des connaissances plus anciennes, comme les pratiques agricoles traditionnelles, pour savoir comment on cultivait la terre avant l'introduction de l'agriculture chimique. Ils dépendent également de nouvelles formes de connaissances, créées à la fois par les agriculteurs biologiques et par un nouveau groupe de chercheurs universitaires, pour apprendre à mieux résoudre les problèmes complexes d'aujourd'hui. Une fois mises en commun, toutes ces connaissances leur sont utiles pour atténuer leur empreinte environnementale et se conformer de ce fait à la notion de connaissance formulée par Maturana et Varela (1987) en tant qu'action efficace dans le champ de l'existence.

Les travaux de l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO) peuvent contribuer à confirmer le statut de connaissances indigènes des connaissances des agriculteurs biologiques. Après avoir étudié un certain nombre de définitions, l'UNESCO (sans date) a découvert plusieurs éléments corrélatifs qui semblent plus ou moins spécifiques aux connaissances indigènes dans leur nature. Ces éléments qualificatifs se résument de la manière suivante :

1. Locales et indigènes à un endroit précis;
2. Spécifiques à une culture et à un contexte;
3. Informelles;
4. Transmises oralement et généralement non documentées;
5. Dynamiques et adaptatives;
6. Holistiques par nature;
7. Liées étroitement à la survie et à la subsistance de bon nombre de personnes dans le monde.

Ces sept éléments peuvent constituer la base d'une discussion sur la pertinence d'envisager les connaissances des agriculteurs biologiques comme des connaissances indigènes.

1. Locales et indigènes à un endroit précis

Dans le secteur de l'agriculture conventionnelle, une approche « normalisante » a été adoptée afin d'appuyer un type d'agriculture fondée sur l'utilisation d'intrants, introduite par l'industrie des pesticides et des engrais. Bien qu'il s'agisse là d'une situation lucrative pour les sociétés multinationales, une telle conception générique a contribué à accroître l'endettement des agriculteurs, à fractionner les collectivités rurales en faisant progresser le nombre de faillites de fermes familiales et à polluer l'environnement. En contrepartie, l'agriculture biologique vise à permettre à chaque ferme, voire à chaque section de chaque ferme, d'adopter des pratiques agricoles qui ne sont pas fondées sur l'utilisation d'intrants coûteux. De cette manière, les connaissances associées à l'agriculture biologique sont de nature très locale et indigène à un endroit précis.

2. Spécifiques à une culture et à un contexte

Étant donnée la politique gouvernementale qui favorise l'agriculture industrialisée (baptisée « usines dans les champs » par McWilliams, 2000) et chasse les agriculteurs qui exploitent des petites et moyennes entreprises agricoles, le métier de fermier est en voie de disparition dans les pays industrialisés et risque de subir le même sort dans les pays en voie de développement en raison des politiques d'ajustement structurel. Cela dit, au sein de cette culture en voie de disparition, l'agriculture biologique se porte plutôt bien grâce à une combinaison d'éléments : des agriculteurs outrés de constater les effets sociaux, économiques et environnementaux de l'agriculture industrielle, et des consommateurs qui exigent des aliments non altérés qui sont produits naturellement. Les connaissances des agriculteurs biologiques sont en demande, comme en témoigne la popularité grandissante des étals à la ferme, des programmes d'agriculture soutenue par la communauté (ASC) et des marchés publics qui deviennent ainsi des lieux d'échange de connaissances locales.

3. Informelles

L'instruction informelle a été définie par le spécialiste de l'éducation des adultes, Griff Foley (2004) comme une forme d'apprentissage qui survient lorsque les gens éprouvent un besoin pour un certain type d'apprentissage systématique dispensé de manière ponctuelle ou sporadique. Ce type d'apprentissage peut produire des connaissances informelles, non sanctionnées par le système d'éducation officiel, mais néanmoins importantes pour ceux qui les acquièrent. La plupart des connaissances associées à l'agriculture biologique n'ont pas été produites par un système d'éducation officiel, ni par un champ scientifique conventionnel. Elles ont été créées, éprouvées, protégées, transmises et développées par ceux qui les utilisent au champ : les agriculteurs biologiques qui les partagent et les communiquent à d'autres agriculteurs biologiques.

4. Transmises oralement et généralement non documentées

La très vaste majorité des connaissances des agriculteurs biologiques sont transmises par voie orale, au moyen d'ateliers, de programmes de mentorat, de visites à la ferme, de rencontres

informelles et de conversations particulières. Ce n'est que tout récemment que ces connaissances ont commencé à être documentées par un nombre croissant d'O.N.G. du secteur de l'agriculture biologique et par des chercheurs universitaires.

5. Dynamiques et adaptatives

Un des arguments conventionnels contre l'agriculture biologique soutient que ce type d'agriculture n'est pas « progressiste » et ne fait que remettre en place des méthodes dépassées. Bien au contraire, les connaissances qu'ont développées les agriculteurs biologiques sont à la fois dynamiques puisqu'elles changent et progressent constamment, et adaptatives en ce sens qu'elles évoluent pour répondre aux besoins changeants. La force de ce dynamisme et de cette adaptabilité sera révélée lorsque les réserves pétrolières mondiales commenceront à s'amenuiser. La fabrication des intrants nécessaires à l'agriculture conventionnelle, comme les engrais et les pesticides, est tributaire de l'approvisionnement en combustibles fossiles. L'agriculture biologique se passe de ces intrants. Avec le temps, les méthodes agricoles biologiques deviendront de plus en plus pertinentes à mesure que l'on cherchera une solution de rechange au système alimentaire global et énergivore créé au cours des 50 dernières années.

6. Holistiques par nature

Pour pratiquer l'agriculture biologique, il faut avoir un cadre de réflexion holistique. Les agriculteurs conventionnels doivent travailler pour résoudre les problèmes qu'ils créent eux-mêmes en raison du type de pratique agricole qu'ils ont adopté. Les agriculteurs biologiques cherchent à éviter les problèmes plutôt qu'à les résoudre. Il s'agit là de deux façons fondamentalement différentes de gérer l'interface entre l'être humain et l'environnement. Cela dit, la seule façon d'éviter les problèmes, c'est d'adopter un cadre de réflexion holistique permettant de comprendre la dynamique de la ferme d'un point de vue systématique et de toujours tenir compte de l'environnement dans son sens large.

7. Liées étroitement à la survie et à la subsistance de bon nombre de personnes dans le monde

Tout le monde doit manger, ce qui signifie que l'agriculture est vitale à la survie de l'être humain et ce, quel que soit son degré d'urbanisation. L'agriculture constitue ainsi la base de la subsistance de bon nombre de personnes dans le monde, personnes qui, pour la plupart, cultivent la terre de manière biologique, faute de pouvoir se permettre les intrants coûteux associés à l'agriculture conventionnelle. Dans les pays en voie de développement, il existe à l'heure actuelle des mouvements qui prônent le retour à une agriculture de subsistance. Ces mouvements sont nés en réaction à la propagation de la faim dans le monde qui est imputable à l'économie globale qui exige que la production alimentaire serve à l'exportation plutôt qu'à la consommation locale. L'agriculture biologique constitue également le fondement de plusieurs programmes de développement, particulièrement dans les régions ravagées par la guerre où la production alimentaire est considérée comme la première étape de la reconstruction sociale.

Si l'on se base sur les sept critères établis par l'UNESCO, il est évident que les connaissances des agriculteurs biologiques peuvent être qualifiées de connaissances indigènes. Bien que certains verront dans cette désignation une appropriation du terme « connaissances indigènes » des peuples autochtones, on retrouve ce terme depuis plus de dix ans dans la documentation spécialisée, employé en relation avec d'autres groupes (Williams et Muchena, 1991). En outre, on peut considérer que les agriculteurs dans les pays développés et les pays en voie de développement ont été colonisés par l'agriculture industrielle et la « révolution verte » qui font toutes deux la promotion de l'agriculture chimique au détriment d'autres formes, préexistantes et plus locales, d'agriculture. Ainsi que le souligne l'écoféministe Vandana Shiva (1994), les industries agricoles ont efficacement remplacé les systèmes agricoles et forestiers diversifiés par des monocultures dans la foulée de la « révolution verte ». De plus, des agriculteurs albertains ont trouvé pour la première fois une cause commune avec les Premières nations de cette province, après avoir réalisé qu'ils se faisaient chasser de leurs terres par les politiques gouvernementales qui favorisent les mégafermes industrielles, tout comme les Premières nations ont été chassées il y a plus d'un siècle pour permettre l'implantation de l'agriculture (Whitson, 2001).

De manière générale, l'ensemble de connaissances constitué par les agriculteurs biologiques peut être qualifié de système de connaissances indigènes, tel que décrit par Preece (2005) comme étant spécifique à un endroit et appartenant à un groupe particulier de personnes. McClure (1989, dans Williams et Muchena, 1991) ajoute la description suivante pour définir un système de connaissances indigènes :

... une façon acquise de connaître et d'observer le monde. Ces systèmes ont évolué avec le temps, avec l'expérience et la résolution de problèmes au moyen d'essais et d'erreurs par des groupes de personnes qui vivent dans un environnement précis et exploitent les ressources dont ils disposent.

Les agriculteurs sont en processus d'apprentissage permanent (Sumner 2005a) et « ont appris comment échapper aux pratiques agricoles non pérennes pour adopter un mode de vie plus pérenne. » Leurs systèmes de connaissances indigènes se sont développés au fil des ans, grâce à la pratique et à une réflexion critique sur les meilleures méthodes agricoles naturelles permettant d'utiliser les ressources disponibles de leurs fermes et de ne pas recourir aux intrants coûteux et destructifs.

À l'opposé, l'agriculture conventionnelle perd rapidement sa base de connaissances. La tendance vers l'agriculture industrialisée a entraîné la centralisation des décisions liées à l'agriculture dans les mains des grandes sociétés multinationales et réduit le rôle des agriculteurs conventionnels à celui de techniciens qui lisent des étiquettes d'engrais et de pesticides ou à celui d'ouvriers à contrat employés sur leur propre exploitation. D'une manière ou d'une autre, ils n'ont plus besoin de cette base de connaissances pour prendre les décisions qui leur incombent dans le cadre de leur travail. L'agriculture biologique risque également de se conventionnaliser et de s'industrialiser en ce sens qu'elle pourrait être englobée dans les industries agricoles et ne devenir qu'un créneau commercial lucratif de plus au sein du système alimentaire global et

sociétaire. Dans son ouvrage intitulé *Agrarian Dreams: The Paradox of Organic Farming in California* (2004), Julie Guthman soutient que le secteur de l'agriculture biologique en Californie « a répliqué le même système auquel il s'opposait au départ ». Dans le contexte de l'économie globale contrôlée par les sociétés multinationales, les connaissances indigènes poussées des agriculteurs biologiques sont menacées, tout comme c'est le cas d'autres systèmes de connaissances indigènes dans le monde. « Il existe aujourd'hui un risque réel à l'effet que la majorité des connaissances indigènes sont en train de se perdre et, parmi elles, des connaissances précieuses sur les façons de vivre tout en assurant la pérennité de l'environnement et de la société » (Gough, sans date). Si nous perdons les connaissances indigènes des agriculteurs biologiques, nous perdrons également une grande partie de notre capacité à cultiver nos propres aliments et deviendrons tributaires des manipulations réalisées par les puissantes sociétés multinationales dont les intérêts ne peuvent que profiter de notre vulnérabilité. La fin du pic pétrolier et la réduction prévue de l'importation d'aliments, transportés par des systèmes mondiaux de plus en plus chers parce qu'ils dépendent du pétrole, donnent tout son sens à cette perte de connaissances qui risque de compromettre la sécurité alimentaire nationale. Pour éviter de tels problèmes, les agriculteurs biologiques doivent poursuivre leur recherche de connaissances afin de protéger et de faire progresser leurs systèmes de connaissances indigènes et encourager d'autres personnes à se joindre à eux.

Les consommateurs et les connaissances défendues ou cachées

Alors que les agriculteurs biologiques développent leurs connaissances indigènes, les consommateurs souffrent d'un déficit de connaissances. Le système alimentaire global, de par sa consolidation aux mains des sociétés, sa longue chaîne d'approvisionnement et son obsession du produit au détriment du processus, a délibérément masqué certaines informations sur les aliments cultivés par les agriculteurs, ce qui empêche les consommateurs de connaître pleinement les aliments qu'ils achètent et consomment. Cet obscurantisme, ou dissimulation d'information, est aussi connu sous le terme de « fétichisme de la marchandise » et entraîne, selon Hudson et Hudson (2003) une tendance selon laquelle bon nombre de personnes :

... considèrent la marchandise seulement en fonction des caractéristiques du produit fini et ignorent selon quel processus cette marchandise a été fabriquée. Cette situation a des conséquences importantes sur notre capacité collective à reconnaître et à modifier les processus de destruction sociale et environnementale à l'œuvre dans le système capitaliste.

À mesure que l'agriculture s'industrialise davantage, les processus de fabrication des aliments entraînent des coûts négatifs importants, lesquels sont acquittés par d'autres personnes et par l'environnement : les faillites des fermes familiales, la progression du taux de chômage dans le secteur agricole, le déclin des collectivités rurales, la multiplication des problèmes de santé et le saccage de l'environnement imputable à l'intensification de la pollution de l'air, de l'eau et des sols (Sumner, 2005b). En dissociant le produit du processus, le système alimentaire global dissimule ces coûts négatifs aux consommateurs. Par ailleurs, certains intervenants puissants dans le système alimentaire global ont réussi à empêcher la divulgation de certaines informations

(par exemple, la présence d'OGM dans un produit) sur les étiquettes, ce qui ne fait qu'accroître le déficit de connaissances des consommateurs. Les effets de cette dissimulation de connaissances sont cumulatifs et compromettent non seulement la pérennité déjà attaquée de notre environnement, mais engendrent ce que certaines personnes décrivent déjà comme la non-pérennité. Est-ce que l'éducation écologique des adultes peut aider à résoudre certains problèmes liés à la pérennité?

Éducation écologique des adultes et connaissances indigènes

Selon William E. Rees (2002, 250), cofondateur du concept de l'empreinte écologique, « la non-pérennité devient une nouvelle propriété de l'interaction systémique entre la société techn-industrialisée et la biosphère. » Selon ce raisonnement, la pérennité est une nouvelle propriété de l'interaction systématique entre un autre genre de société et la biosphère. De quelle manière l'éducation écologique des adultes peut-elle accélérer l'avènement de cet autre type de société?

L'éducation écologique des adultes, envisagée comme une forme d'éducation des adultes, est fondée sur l'apprentissage des adultes dans le domaine de l'environnement. Bien qu'il n'existe pas de définition précise de l'éducation écologique des adultes, on s'entend pour dire que ce type d'enseignement permet d'établir des rapports concrets entre l'environnement et les aspects sociaux, économiques, politiques et culturels de la vie d'un individu (Clover, 2003). À ce titre, elle peut créer un lien entre la plus importante forme d'interaction environnementale, c'est-à-dire l'agriculture, et l'expérience de vie des individus, tant ceux qui vivent sur une ferme qu'à la ville. Ainsi, l'éducation écologique des adultes constitue une occasion unique de transmettre une foule de savoirs aux adultes.

À l'aide d'un cadre de travail fondé sur les connaissances indigènes et combiné au concept du fétichisme de la marchandise, l'éducation écologique des adultes peut aider à lever le voile qui occulte la connaissance exhaustive des aliments que nous consommons, permettant de ce fait d'établir un lien entre le champ et l'assiette. En organisant des activités d'éducation écologique des adultes (comme le mouvement écogastronomique, les cuisines collectives, les banques alimentaires, les marchés publics, les initiatives ASC, les programmes visant à éliminer la malbouffe des écoles, le commerce équitable et le mouvement biologique), les spécialistes de l'éducation écologique des adultes peuvent transmettre des connaissances qui sont délibérément cachées aux consommateurs, connaissances qui mettraient en péril la marge bénéficiaire des grandes sociétés du système alimentaire global. Ces connaissances « dangereuses » sont essentielles, toutefois, au bon fonctionnement d'un système axé sur les connaissances indigènes, la sécurité alimentaire et la pérennité. Un tel système permettrait d'établir un lien entre les connaissances des agriculteurs et celles des consommateurs, de créer des occasions d'apprentissage à la fois pour les individus et les collectivités, de fournir une cause de dévouement et d'engagement communautaire, de remettre en question la forme prépondérante de globalisation et de combiner le processus d'apprentissage au développement de la conscience environnementale.

Si nous souhaitons nous attaquer au problème de la non-pérennité de l'environnement, il nous faut à la fois faire la critique de notre mode de vie actuel dans sa nature non pérenne, et créer une vision d'une société plus pérenne. L'éducation écologique des adultes peut être utile à ces deux égards. D'une part, elle peut être considérée antihégémonique par définition. Elle soustrait la notion de « consentement spontané » de l'ordre hégémonique prépondérant, ce qui constitue la première étape d'un processus libératoire de développement d'une critique efficace de la destruction de l'environnement. L'apprentissage transformatif, qui est à la base de la formulation de solutions de rechange, ne peut se faire si l'on ne résiste pas au désir compulsif de croire au *statu quo*. D'autre part, l'éducation écologique des adultes peut aider à créer une vision d'autres types de sociétés, centrées sur la conscience environnementale et fermement engagées à promouvoir la pérennité. C'est ainsi que l'éducation écologique des adultes peut aider à résoudre des problèmes liés à la non-pérennité tout en suivant la voie émancipatoire tracée antérieurement par d'autres formes d'éducation des adultes.

Conclusion

« L'éducation écologique des adultes est un cadre de travail permettant aux spécialistes de l'éducation des adultes de favoriser la création d'occasions d'apprentissage collectif autour de sujets d'intérêt écologique en vue de formuler des réponses concrètes » (Hill et Clover, 2003). À ce titre, elle est un élément central de l'étude de l'éducation des adultes et peut être mise à contribution pour protéger et promouvoir les connaissances indigènes. Elle traite de sujets d'intérêt communs à bon nombre de personnes depuis la création de la discipline, tout en contribuant aujourd'hui même à la recherche et à la création de connaissances.

Ainsi que le soulignent Morrow et Torres (1995), « l'intérêt de l'être humain pour la connaissance revêt des formes multiples... La diversité de l'intérêt humain pour le savoir doit être reconnue. » En faisant la promotion des connaissances indigènes des agriculteurs biologiques et en contribuant à lever le voile qui occulte les connaissances des consommateurs, les spécialistes de l'éducation écologique des adultes peuvent fournir une analyse holistique actuelle de l'acte de manger à titre d'acte pédagogique qui permet d'établir un lien concret entre l'environnement et les aspects sociaux, économiques, politiques et culturels de la vie d'un individu. À ce titre, elle permet d'ouvrir une nouvelle voie pour l'éducation des adultes, de confirmer sa pertinence à titre d'entreprise communautaire et d'en faire un outil prépondérant pour assurer la pérennité qui, au bout du compte, doit être apprise (Sumner, 2003).

Références

- BALTAZ, D. *Why we do it: Organic farmers on farming*, Kitchener, Sand Plains Publisher, 1998.
- BELENKY, M.F., B.M. CLINCHY, N.R. GOLDBERGER et J.M. TARULE. *Women's ways of knowing: The development of self, voice, and mind*, New York, Basic Books Inc., 1986.
- BERRY, W. *What are people for?*, San Francisco, North Point Press, 1990.
- BLV. « Steiner's impulse in agriculture », *Kraut und Rüben*, 11 (1995).
- BROUWER, J., IK, IKS et ITK. *Indigenous Knowledge and Development Monitor*, vol. 6, n° 3 (1998), pp. : 1 à 4. Consulté le 10 avril 2006 à <http://www.nuffic.nl/ciran/ikdm/6-3/reaction.html>.
- CLOVER, D.E. « Environmental adult education: Critique and creativity in a globalizing world », *Environmental adult education: Ecological learning, theory, and practice for socioenvironmental change*, (L.H. Hill et D.E. Clover éditeurs), New Directions for Adult and Continuing Education, n° 99 (2003), San Francisco, Jossey-Bass, pp. : 5 à 15.
- COLORADO, P. « Editorial introduction », *Convergence*, vol. XXV, n° 1 (1992), pp. : 3 à 4.
- ENGLISH, L.M. « Spirituality », dans *International encyclopedia of adult education*, New York, Palgrave Macmillan, L.M. English éditeur, 2005, pp. : 603 à 605.
- FENWICK, T. L. ENGLISH et J. PARSONS. *Dimensions of spirituality: a framework for adult educators*, travaux de la 20^e Conférence annuelle de l'Association canadienne pour l'étude de l'éducation aux adultes, Université Laval, Québec, 25 au 27 mai 2001. Disponible en ligne à www.oise.utoronto/CASAE/cnf2001/fenwicketal.pdf.
- FOLEY, G. *Dimensions of adult learning: Adult education and training in a global era*, Berkshire (Angleterre), Open University Press, 2004.
- GOUGH, A. « Indigenous knowledge », dans *Learning for a sustainable environment: A professional development guide for teacher educators*. Consulté le 10 avril 2006 à www.ens.gu.edu.au/ciree/LSE/mod5.htm.
- GUTHMAN, J. *Agrarian dreams: The paradox of organic farming in California*, Berkeley, University of California Press, 2004.
- HABERMAS, J. *Knowledge and human interests*, traduction de J.J. Shapiro, Boston, Beacon Press, 1978.

HILL, L.H. et D.E. CLOVER. « Environmental adult education: Ecological learning, theory, and practice for socioenvironmental change », *New Directions for Adult and Continuing Education*, (L.H. Hill et D.E. Clover éditeurs), no 99 (2003), San Francisco, Jossey-Bass, pp. : 1 à 3.

MATURANA, H.H. et F.J. VARELA, *The tree of knowledge: The biological roots of human understanding*, Boston, Shambala Press 1987.

McWILLIAMS, *Factories in the field: The story of migratory farm labor in California*, Berkeley (Californie), The University of California Press, 2000.

MEZIROW, J. « Transformation theory of adult learning », dans *In defense of the lifeworld: Critical perspectives on adult learning*, (M.R. Welton éditeur), Albany, State University of New York Press, 1995.

MORROW, R.A. et C.A. TORRES. Torres, C.A. *Social theory and education: A critique of theories of social and cultural reproduction*, Albany, State University of New York Press, 1995.

PREECE, J. « Africa and adult education », dans *International encyclopedia of adult education*, (L.M. English éditeur), New York, Palgrave Macmillan, 2005, pp. : 53 à 56.

PURCELL, T.W. « Indigenous knowledge and applied anthropology: Questions of definition and direction » *Human Organization*, vol. 57, no 3 (1998), pp. : 258 à 268.

REES, W.E. « Globalization and sustainability: conflict or convergence? », *Bulletin of Science, Technology and Society*, vol. 22 no 4 (2002), pp. : 249 à 268.

SHIVA, « The greening of global reach », dans *Global ecology: A new arena of political conflict*, (W. Sachs éditeur), Londres, Zed Books, 1993, pp. : 149 à 156.

SUMNER, J. *Organic intellectuals: Lifelong learning in the organic farming movement*, communication présentée dans le cadre de la 24^e Conférence annuelle de l'Association canadienne pour l'étude de l'éducation des adultes, Congrès sur les sciences humaines et sociales, Université de Western Ontario, London (Ontario), 30 mai 2005.

SUMNER, J. *Sustainability and the civil commons: Rural communities in the age of globalization*, Toronto, University of Toronto Press, 2005b.

SUMNER, J. « Environmental adult education and community sustainability : Issues and concerns », *New Directions for Adult and Continuing Education*, (L.H. Hill et D.E. Clover éditeurs), San Francisco, Jossey-Bass Publishers, 2003, pp. : 39 à 45.

TISDELL, E.J. « Emancipatory education », dans *International encyclopedia of adult education.*, M.L. English, New York, Palgrave Macmillan, 2005, pp. : 205 à 210.

UNESCO. *Best practices on indigenous knowledge*. Consulté le 10 avril 2006 à <http://www.unesco.org/most/bpindi/htm>.

WHISTON, D. « Nature as playground: Recreation and gentrification in the mountain west », dans *Writing off the rural west: Globalization, governments and the transformation of rural communities*, R. Epp et D. Whitson, Edmonton, University of Alberta Press, 2001.

WILLIAMS, D.L. et O.N. MUCHENA. « Utilizing indigenous knowledge systems in agricultural education to promote sustainable agriculture », *Journal of Agricultural Education*, vol. 32, n° 4 (1991), pp. : 52 à 56.